

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Raoul SNELL

Une lutte nécessaire : lettre à un
étudiant

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 257-262

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Une lutte nécessaire

LETTRE A UN ÉTUDIANT

On vous à dit, mon cher ami, que l'autorité et la liberté sont les deux éléments constitutifs de l'ordre social. Que l'autorité en soit un, rien n'est plus évident, puisqu'il n'y a, sans elle, ni tranquillité ni prestige. Mais la liberté existe aussi comme un élément nécessaire : car elle n'est qu'un ensemble de droits fondés sur la justice et la raison, et bien qu'on ne puisse aisément prononcer sur ses bornes exactes, on doit convenir qu'une société qui serait fondée sur l'autorité seule serait altérée dans son essence même.

D'où il suit que des relations providentiellement ordonnées doivent exister entre l'autorité et la liberté.

Or, nul ne saurait le contester, ces relations sont brisées autant qu'il dépend des hommes. La guerre a éclaté entre deux systèmes qui ont séparé ce que Dieu avait très intimement uni.

L'individualisme réside en ceci que nous serions à nous-mêmes nos maîtres exclusifs. Tout homme n'en vaut-il pas un autre ? et par suite l'homme peut-il obéir à l'homme ? Sur ce fondement l'individualisme mine graduellement le principe d'autorité. Et voyez : comme il dérive de l'orgueil pur, il a ses racines dans notre être même, et il pourrait bien devenir la loi de l'avenir. Déjà il a cessé d'être une doctrine exclusivement scientifique pour se convertir en une croyance populaire. Ni Dieu ni maître ! s'écrient des enfants de quinze ans.

Une conspiration s'est ourdie contre la théorie individualiste ; et, par réaction, elle nous mène à l'abdication de tout

ce qui rentre dans le principe de liberté. De là le césarisme. Il voudrait comprimer le monde dans une main de fer, et sa formule : *l'Etat est tout, l'individu n'est rien*, est déjà l'expression d'un grand nombre d'intelligences.

Il y a plus. Le peuple met sur l'Etat une auréole divine, et a pour lui des sentiments qui s'exhalent par un langage où l'on trouve l'adoration. Et que dis-je : le peuple ! l'idée de la divinité et celle de l'Etat ne sont pas moins confondues dans les esprits cultivés que dans les autres ; non, vraiment, et la nouvelle religion trouve des orateurs, des écrivains pour la défendre. Ceci semble avoir sa difficulté ; car enfin l'Etat montre des imperfections qui ne sauraient tromper un œil expérimenté ; et pour peu qu'on examine ces imperfections dans le détail, on n'éprouve guère la tentation de tomber à genoux devant l'idole. Voici comment l'on peut expliquer ce phénomène. La philosophie contemporaine dépouille l'Etat des défauts qu'il tient de ses représentants ; elle le transforme en être abstrait, puis parfait ; et finalement elle ne prononce plus son nom que pour l'adorer.

L'individualisme et le césarisme se heurtent âprement. Nous sommes placés aux avant-postes de la lutte ; nous assistons à des collisions terribles, et certaines d'entre elles nous laisserons d'ineffaçables souvenirs. Au reste ces deux forces sont partout ailleurs. Où que vous regardiez, elles se disputent la maîtrise de la société, et c'est pourquoi le monde est comme un astre qui vacillerait dans son orbite, parce qu'il se serait écarté de son centre d'attraction

Je ne vous dirai rien du socialisme. Quand on le considère de près, on s'aperçoit qu'il rentre dans l'une ou l'autre des deux conceptions : car enfin ou il transforme la liberté en but suprême, et alors il est dans la plus intime harmonie avec l'individualisme : ou il affirme l'omnipotence de l'Etat, et en ce cas il se confond avec le césarisme. On pourrait peut-être approfondir certaines nuances qu'il comporte, mais ce n'est pas le lieu ; et tout considéré nous l'unissons

à l'individualisme ou au césarisme par le côté où ces systèmes ont avec lui un rapport d'affinité.

Ainsi donc l'heure est solennelle. Plusieurs « familles des nations » s'agitent et sont en travail. Elles accumulent les anathèmes sur le principe d'autorité, et, ajouterai-je, elles dégradent jusqu'aux mots qui l'expriment. Faut-il s'étonner, après cela, si elles créent des générations qui élargissent encore la brèche ? Souvenez-vous d'un étrange passage de la *divine Comédie*. Le roi des régions infernales est en présence d'un damné qui veut lui prouver son innocence. « Ah ! répond-il, ne raisonne pas avec moi, car tu sais que je suis logicien ». La conscience populaire l'est aussi. Elle parcourt toutes les déductions d'un raisonnement, sans se laisser arrêter à mi-chemin par aucune considération de prudence De là qu'arrive-t-il ? Tout à coup certains chants exhumés des saturnales de 93 s'élèvent des couches inférieures ; le spectre de la Révolution se dresse tout sanglant, et la Mort s'avance sur son cheval pâle (1) .. Alors la société se trouble, elle s'affole et, courant dans le sens contraire qui l'emportait, elle tombe dans le gouffre béant du césarisme.

Excidat illa dies aevo, nec postera credant

Saecula (2)

Devons-nous opter entre les deux points extrêmes de la liberté et de l'autorité ? et nul trait d'union n'est-il possible ? Gloire à Dieu qui nous le fait apercevoir dans le christianisme !

Sans doute l'Eglise est avant tout préoccupée de la fin surnaturelle des âmes ; mais elle ne demeure étrangère à aucun des légitimes besoins de la société. Après St. Paul, elle nous rappelle que la « piété est utile à tout » (3), même à nos intérêts terrestres. Et lorsqu'elle nous redit la parole

(1) Apoc. VI 8 : « Et ecce equus pallidus et qui sedebat super eum, nomen illi Mors »

(2) Stace, *Sylvarum* I, V, c. II, v. 88.

(3) Tim. IV, 8 : « Pietas autem ad omnia utilis est, promissionem habens vitae, quae nunc est, et futurae. »

de son divin Fondateur : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice », elle a soin de mentionner la promesse dont le Sauveur la faisait suivre immédiatement : « le reste vous sera donné par surcroît ». (1)

Le christianisme donc sait limiter et harmoniser les deux principes entre lesquels oscille la société : et voici comment.

Il subordonne la liberté à la loi ; car qui dit liberté, dit droit, et la loi est la règle du droit.

D'un autre côté il subordonne la loi elle-même au droit de Dieu, qui la définit dans des lignes précises et lui dit : Tu n'iras pas plus loin !

« Dans un pays catholique, dit le savant économiste Leroy-Beaulieu, l'autocratie ne peut pas naître ou ne peut pas durer. L'Eglise, tant qu'elle ne sera pas écrasée, lui fera forcément obstacle... Le catholicisme est, pour ainsi dire, libéral malgré lui, parce que, par la distinction du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel, il marque une borne à l'omnipotence de l'Etat, que le souverain s'appelle empereur ou peuple. » (2)

Vous le voyez, mon cher ami : dans le système catholique la liberté est essentiellement inséparable de la loi, d'où résulte la ruine de l'anarchie. A son tour la loi suppose le droit de Dieu, ce qui renverse la dictature.

Ainsi l'autorité et la liberté constituées ailleurs en guerre, se lient ici harmoniquement et règlent de concert la société politique, si bien que les hommes n'ont plus qu'à faire d'elle, comme le dit Saint Augustin, *une préparation prochaine à l'éternelle béatitude*.

Telle est l'organisation sociale qui émane du catholicisme ; et elle porte le nom de Dieu écrit en caractères si éclatants, que nul ne saurait l'y méconnaître.

Nous donc, que ferons-nous ? Il faut que nous montrions

(1) Math. VI 33 : Quærite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis

(2) M. Leroy Beaulieu, *L'empire des Tzars et les Russes*, t. III, ch. V p. 175

à la génération présente le côté social du christianisme plus encore que son côté théologique ou mystique. Sans doute nous sommes quelques-uns à regretter cette nécessité. Notre plus grand bonheur serait d'habiter dans les vieux cloîtres : tantôt nous méditerions les pages du missel gothique dans la nef assombrie, et nous y respirerions les parfums de Jésus-Christ, notre bien-aimé Seigneur ; tantôt nous fouillerions les rayons des vieilles bibliothèques, où s'alignent en bel ordre des manuscrits poussiéreux ou de vieilles reliures : *in Augusto cum libello*. Si nous eussions vécu dans les temps qui ont précédé le nôtre, nous eussions pu nous vouer à ces joies délicates du cœur et de l'esprit. Mais, à cette aurore du vingtième siècle, les circonstances sont telles que nous devons mépriser les raisons de solitude que nous cachons au fond de notre être, et nous jeter à corps perdu dans la bataille contre l'individualisme et le césarisme. Une grande époque s'ouvre devant nous ; jamais plus sainte mission ne fût confiée à la jeunesse chrétienne.

Et c'est pourquoi je dis : Sachons où aboutissent les principes que nous professons, et soyons prêts à les appliquer. Sortons de nos *templa serena*. Répétons aux hommes d'Etat que le catholicisme doit être le père et le libérateur des âges futurs, parce qu'il fournit seul les éléments de la solution du problème européen : *comment concilier l'autorité et la liberté*. Le peuple sera peu accessible à une idée aussi abstraite : exposons-la sous une forme plus populaire et dans des conférences. Bref, faisons oeuvre de collaboration commune, et mettons en circulation l'idée catholique par tous les moyens que nous donnent Dieu et les hommes.

De là qu'arrivera-t-il ? Les objections tomberont une par une, et l'ordre primitif pourra renaître, car enfin Dieu a fait guérissables les nations de la terre. Déjà celui qui sonde l'horizon politique aperçoit plusieurs « signes des temps ». Et que voit-il dans la nuit où tant d'esprits sont plongés ? *Custos, quid de nocte ?* Il nous répond : « Cherchez, venez,

retournez-vous ; il y a là la nuit, mais le matin arrive » (1) Des profanes sont assis au parvis du temple, et tel homme d'Etat, considérant le catholicisme de cette hauteur où disparaissent les préjugés, ne fait aucune difficulté de reconnaître l'action médiatrice de notre religion. Quelquefois même le regard de l'observateur est tenté de dépasser la ligne de l'horizon immédiat, et il pressent une heure qui sera à jamais mémorable dans l'histoire générale du monde : celle où les Etats, voyant clair aux lueurs de l'incendie, avoueront que la société n'est possible qu'avec l'établissement divin du catholicisme. Alors la prédiction du comte de Maistre se vérifiera : la France sera chrétienne, l'Angleterre catholique, et l'Europe chantera la messe à Sainte-Sophie. Et sans doute cette perspective est encore éloignée, mais qu'importe ? L'erreur, semblable à un torrent, avance rapidement et finit de même, au lieu que la vérité, plus lente dans sa marche, progresse insensiblement et garde le terrain conquis.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

R. SNELL

(1) Is, XXI^e, 12 : « dixit custos : venit mane et nox... quærite, convertimini, venite.